

# LA TÊTE, LE VENTRE ET LE MÉDECIN

## *Exergue*

« Les problèmes pressants du malade restent sans réponse ; son exigence d'un nom pour sa maladie inconnue, effrayante, est laissée en suspens. Autrement dit, son "offre" est rejetée. De plus, on ne lui donne pas l'occasion ou la liberté d'exprimer franchement ses peurs et ses déceptions. Au contraire, on lui procure un réconfort douteux en lui disant qu'il n'a rien. »

Dr Michaël Balint\*

## *Le Médecin, son malade et la maladie.*

\* Médecin hongrois (1896-1970), généraliste puis psychanalyste en Angleterre, il a créé une méthode de formation psychothérapeutique du praticien, méthode de groupes où chaque médecin fait état de son expérience sous la direction d'un leader.

## **Fin août 2005, le matin**

Les derniers jours se sont traînés, et celui-ci va sans doute s'étirer plus que les autres. Sans golf — la petite boule blanche lui paraît dérisoire ce matin de pluie et il a plu toute cette dernière semaine du mois d'août —, sans rendez-vous avec ses quelques amis ni visite des enfants, tous en vacances. Il va rester seul encore quelques jours, sa femme en séjour linguistique en Italie.

La retraite. Déjà que les journées ne défilent plus à 100 à l'heure depuis le début de l'année, et celle qui commence va être carrément au point mort. Comme les jours précédents, il va se lever avec le sentiment de pouvoir faire ce qu'il veut de son temps, sauf être utile à quelqu'un. Et ce matin, il n'a envie de rien. Il se sent comme l'aiguille d'une boussole qui ne serait plus aimantée, indifférente au Nord et au Sud, vaine désormais mais au confort derrière son petit hublot, comme il l'est en regardant de son lit les rigoles de la pluie fine dégouliner en silence sur les vitres de la chambre, accablant le gris du ciel.

Il n'était pas « enfin en retraite » comme certains comme ceux qui l'ont attendue, ni « tombé en retraite » comme ceux que le temps qui passe a surpris. Il avait accepté l'insensible évolution menant à une mue sans renaissance. Des amis lui ont dit : « Tous les jours en vacances ! », feinte envie en forme de consolation. Sans début et sans fin, elles sont insipides à force d'être diluées, ces vacances infinies. Il leur manque le compte à rebours des jours sur l'agenda avant qu'elles ne commencent, et, quand elles finissent, l'impatience de retrouver le cabinet et ses malades, les visites, le téléphone et l'agitation renouvelée de jour en jour, le surmenage contre quoi il ne tardait pas à pester.

Il pourrait maintenant s'attarder, mais il ne sait pas s'adonner à la flemme, se complaire au farniente, goûter le temps qui passe comme la caresse du sable entre ses doigts, à la plage, quand il était enfant. Quand il pense au temps, c'est seulement à celui qui lui reste.

Levé du lit, il est allé en robe de chambre jusqu'à la porte de la maison chercher le journal glissé au petit matin dans la boîte aux lettres. Petit-déjeuner pris en tournant distraitemment les pages du quotidien.

Rien.

Il est déjà 10 heures.

Il s'est rasé, il s'est douché, il s'est habillé et il s'est installé à son bureau comme ces derniers jours pour débarrasser son ordinateur des courriels qui traînent encore dans le dossier « Malades. » Un gros dossier amassé pendant ses dernières années d'exercice, dont il a laissé une copie à la jeune femme médecin qui lui a succédé au cabinet. Des noms de malades, des comptes rendus d'examens radiologiques ou biologiques défilent à l'écran, qu'il pousse l'un après l'autre dans la « Corbeille. » S'il ouvre et relit certains fichiers, c'est pour se rappeler, à quelques indices un instant sous ses yeux, le visage ou l'attitude d'un patient, une famille inquiète buvant ses paroles, une réflexion faite en consultation, le diagnostic d'une maladie peu fréquente. Les malades s'éloignent dans sa mémoire, un peu plus tous les jours, tous ensemble, soucis et souvenirs heureux mêlés.

« Colette ! » Il prononce tout haut le prénom dans l'appartement vide. Il n'avait plus pensé à elle depuis qu'il a pris sa retraite, tout à sa nouvelle vie émaillée de formalités harassantes, remises à plus tard chaque fois que possible. Il a eu aussi à faire

face du jour au lendemain à trop de liberté, trop de temps à occuper avec le bridge, le golf, les voyages et sa participation à des activités bénévoles. Il a tout accumulé par crainte du désœuvrement qui l'a rattrapé dans la solitude de ces derniers jours.

Cette patiente l'avait consulté pour la première fois quand elle avait une vingtaine d'années. Il n'en avait eu ensuite aucune nouvelle jusqu'à ce qu'elle revienne à sa consultation presque vingt ans plus tard et à plusieurs reprises pendant la dernière année de son activité.

Il repense à la surprise qu'il avait eue au printemps dernier, quand il la retrouva dans la salle d'attente, curieusement pour lui, comme s'ils s'étaient quittés la veille.

### ***Consultation du vendredi 16 avril 2004***

Il venait de prendre congé d'une malade fidèle dont il était satisfait d'avoir contrôlé l'hypertension artérielle à l'aide d'un traitement suivi depuis deux mois.

Il lui restait trois patients à voir avant d'aller faire ses visites. Il alla chercher la personne suivante. En ouvrant la porte de la salle d'attente, le nez sur sa liste car il n'aimait pas écorcher le nom des nouveaux malades, il prononça : « Mme Colette Génou. » Elle se leva et s'avança vers lui : il la reconnut immédiatement. Elle lui dit doucement, avec un sourire à fossettes où pointait un brin de malice :

— Bonjour Docteur.

Fagotée à la diable quelque vingt ans plus tôt, elle était aujourd'hui en tailleur chic, corsage et jupe droite. Elle avait été une jolie fille et c'était une belle femme. Elle passa sans un mot de plus dans son cabinet de consultation dont il maintenait la porte ouverte,

et il la suivit. Il retrouva intact le charme de sa silhouette, une impression d'équilibre du corps et d'harmonie des mouvements, la souplesse de la démarche qu'elle avait à vingt ans. Il l'invita à s'asseoir et s'installa à son bureau. Il mesura comme elle avait embelli : le visage maintenant discrètement maquillé avec ses pommettes hautes et ses grands yeux gris, quelques bijoux discrets. Elle le regardait sans rien dire, apparemment heureuse de l'effet de surprise.

— Bien sûr que je vous ai reconnue, Colette, répondit-il à une question qui n'était pas formulée. Même si vous avez changé de nom et si c'était, je ne sais pas, il y a quelque chose comme quinze ou vingt ans. Je suis content de vous revoir.

— Moi aussi, Docteur. Il y a tout juste dix-huit ans. Vous n'avez pas changé.

— Un peu blanchi...

— Je vois que vous êtes maintenant trois médecins et que vous avez une secrétaire. Moi, je suis mariée et j'ai eu le temps d'avoir deux enfants.

Il retrouvait sa voix posée, un peu grave, profonde, presque bitonale, et son élocution un peu lente.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous revoir ?

Elle ne répondit pas à sa question et reprit son idée des changements et des similitudes :

— Au fond la seule chose qui soit restée pareille c'est mon état de santé. Mon ventre et mon intestin n'ont pas changé, comme vous me l'aviez un peu prédit. Ils continuent à me rendre certains jours la vie difficile, moins qu'avant, je crois, ou c'est peut-être seulement que je m'y habitue. Je suis suivie par un médecin de famille dans

mon quartier ; je ne le consulte pas souvent. Mais je voulais vous revoir...

Et elle lui fit le récit des troubles qu'il connaissait bien chez elle sans avoir besoin de lire en détail la fiche qu'il avait retrouvée sans mal, rangée à son nom de jeune fille. Les troubles dont elle se plaignait déjà quand il était son médecin n'avaient rien d'original : c'était la colopathie fonctionnelle et sa kyrielle de maux dans le ventre et d'inquiétudes dans la tête. Maladie fréquente et de cause inconnue dont les symptômes se produisant de façon imprévisible, souvent rapportés, à tort ou à raison, aux stress, à la fatigue, à la composition des aliments, etc.

Elle lui dit qu'elle était revenue parce qu'elle avait à plusieurs reprises pensé à lui, à son écoute et à ses prévisions. Au début, quand elle avait vingt ans, il avait été le seul médecin à lui conseiller de prendre son mal en patience et d'apprendre à se soigner, car elle pourrait être gênée pendant de longues années. Elle avait voulu venir lui confirmer sa prévision. Elle rendait visite à sa mère et avait eu la chance d'avoir un rendez-vous le jour même. Elle ne s'était pas trompée en s'attendant à l'accueil cordial du médecin de sa jeunesse, lorsqu'elle habitait Antony, à proximité du cabinet.

Il l'examina, surtout son ventre puisque c'est de lui qu'il était question. Aucune anomalie. Il perçut un discret parfum qu'il croyait connaître mais qu'il n'aurait pas su nommer. Elle ne sentait plus le savon de Marseille qu'elle utilisait certainement par principe ou par provocation lorsqu'elle était jeune, non fardée et en jean.

Il fit une ordonnance après avoir pris connaissance de ses médicaments, pas très efficaces selon elle. Il n'espérait pas faire beaucoup mieux avec sa prescription, mais il garda cette réflexion pour lui. Elle parla de revenir le voir pour lui en dire le résultat. Il ne

la crût pas, prévoyant qu'elle serait probablement aussi déçue par ses médicaments que par les précédents.

Flatté et satisfait de cette rencontre, il pensait que le détour de son ancienne patiente était un pèlerinage qu'à la quarantaine, elle faisait aux souvenirs de sa jeunesse. En la raccompagnant, il imagina plus prosaïquement que cette visite pouvait résulter du « nomadisme », nom que les médecins donnent à la recherche sans fin d'un meilleur traitement quand les symptômes n'ont pas été soulagés. Il abandonna vite ces hypothèses sans intérêt et conclut qu'elle avait peut-être eu tout simplement envie de le surprendre en passant. Il n'y pensa plus jusqu'à ce qu'il reçoive le lendemain un premier courrier électronique.

### ***Courriel du samedi 17 avril 2004***

Docteur,

La secrétaire m'a communiqué votre adresse e-mail. Je la lui ai demandée au téléphone hier après-midi, en même temps qu'un rendez-vous pour une précision importante à vous donner. Heureusement, elle se souvenait de ma visite. L'accueil sympathique que vous m'avez réservé et mon statut d'ancienne cliente l'ont probablement convaincue de faire une exception.

Je voudrais compléter certaines de mes réponses d'hier, en consultation. Puis-je me le permettre ? Accepteriez-vous de recevoir un e-mail ? Je n'ai pas osé vous déranger au téléphone, ni vous écrire sans votre assentiment.

Encore merci pour votre accueil.

Bien cordialement.

*C. G.*

### ***Réponse du samedi 24 avril 2004***

Madame,

Merci pour votre message. Je suis disposé à vous lire si vous le croyez utile.

Avec mes très sincères salutations.

### **Fin août 2005, le matin**

Face à l'écran où il fait défiler les messages de Colette, il repense à la patiente qu'elle avait été à vingt ans. Sa maladie était certes des plus banales, mais il est rare qu'elle commence à un si jeune âge. Elle-même ressemblait à bien d'autres, mais il avait été surpris par sa dernière visite dont il se souvient encore. Elle était venue en consultation seulement pour lui dire au revoir avant de quitter Antony où elle habitait chez ses parents et aller s'installer à Paris, dans le XVII<sup>ème</sup> arrondissement.

Son retour l'an dernier avait été aussi inhabituel que sa dernière visite, vingt ans plus tôt. C'était la première fois qu'un malade parachevait par courriel les paroles échangées la veille en consultation. Il avait pensé qu'elle avait oublié un fait important ou une question à lui poser, ou alors c'était l'effet de l'Internet, de la communication à tout va. Il recevait de plus en plus de malades qui avaient fouillé le Net et retenu des informations exactes dans l'absolu mais fausses dans leur cas et sources d'inutiles angoisses qu'il lui fallait apaiser. Les questions de ses patients y faisant référence lui rappelaient que lui-même avait cru être atteint, pendant



les premières années de ses études, de presque toutes les maladies successivement enseignées.

Il s'était dit aussi que les personnes souffrant de colopathie fonctionnelle avaient souvent comme trait de caractère un excès de scrupules et une tendance au perfectionnisme. Le courriel annoncé devait en être l'expression.

Il n'avait guère trouvé jusque-là utiles les relations épistolaires entre le malade et le médecin. Le courrier pouvait être source d'erreur car il n'y avait que des mots à lire au lieu d'une foule d'informations saisies en présence de son patient. La réponse qu'il avait faite à Colette, en des termes volontairement impersonnels, exprimait poliment cet état d'esprit, mais il ne s'était pas décidé à la décourager.

Il ne se doutait pas alors que cette malade allait, de consultations en courriers, le mêler de plus en plus à l'intrication de sa douleur et de son inquiétude, à sa maladie et à sa vie.

Il va se servir un petit café de poudre soluble, se cale dans son fauteuil et poursuit sa lecture à l'écran de son ordinateur.

### ***Courriel du mardi 27 avril 2004***

Docteur,

Votre consentement me réconforte.

Je vous prie de trouver ci-joint le commentaire qui complète certaines de mes réponses d'hier.

Je vous envoie le texte sous forme d'un document joint, plus facile à mettre de côté et à lire lorsque vous en aurez le temps.

Je vous prie d'accepter, Docteur, l'expression de ma sincère reconnaissance.

C. G.

***Document joint au courriel du mardi 27 avril 2004***

Docteur,

Après avoir quitté votre cabinet, je me suis dit que mes réponses à deux de vos questions avaient été imprécises.

Quand vous m'avez demandé, avant de poser vos mains sur mon ventre, si mes douleurs étaient soulagées pendant les vacances, je crois vous avoir dit qu'elles restaient à peu près inchangées. Je n'ai pas osé vous avouer qu'elles sont en réalité plus fréquentes. Vous vous seriez forcément demandé d'où provenait l'influence néfaste des vacances réputées suspendre les soucis et atténuer les ennuis de santé.

Que je ne sois pas soulagée une fois libérée des tracas de mon travail et des obligations domestiques routinières vous aurait laissé croire que l'accentuation de ma maladie était due à mon mari et à mes enfants, davantage présents. J'ai voulu éviter que nos relations s'engagent sur cette voie dès la première fois que nous nous revoyons. On m'a si souvent dit — et pas seulement les médecins — que mes douleurs existaient surtout dans ma tête ! La question était certainement anodine, peut-être même pas médicale. Mais, elle était posée par vous et c'était au médecin que j'avais à répondre. Vous ne m'auriez certainement pas fait remarquer ce que ma réponse avait d'inhabituel. Mais moi j'aurais su interpréter votre silence, ayant en mémoire la

réaction d'un médecin à qui j'ai fait part de cette conséquence des vacances. C'était il y a une dizaine d'années, à La Baule. J'étais venue le consulter pour une bronchite qui traînait et qui a rapidement guéri par la suite. Je lui avais incidemment parlé de mes troubles digestifs qui s'étaient accentués. Il avait relevé sans ménagement ce que cela avait d'insolite, pour ne pas dire coupable. Sa moue et quelques hochements de tête, sans un mot, m'avaient paru signifier qu'il mesurait la sévérité de mon état, mental plus qu'intestinal, ce qui m'avait contrariée, comme vous le pensez. Cette expérience concordait avec certains propos de ma mère. Quand j'étais jeune, elle avait toujours refusé de croire que j'avais une maladie. Elle m'incitait à « prendre sur moi », sur un ton où pointait souvent la remontrance. Elle ne me le dit plus de cette façon, mais je sais qu'elle n'a pas changé d'opinion.

Si nous avions abordé ensemble ce sujet, nous aurions débouché sur ma relation avec mon mari. J'aurais été entraînée à des considérations allant bien au-delà d'une visite improvisée pour vous dire que je ne vous avais pas oublié.

Votre question sur les vacances m'a prise de court également parce qu'elle m'a rappelé la mort brutale de mon père, il y a une quinzaine d'années, d'une maladie de surcroît intestinale qui s'était déclarée justement en vacances. Je ne voulais pas vous en parler ; cela aurait été trop long et je craignais de vous importuner avec des larmes difficiles à contenir encore à présent. La maladie s'était déclarée pendant le voyage de mes parents au

Népal. Il s'était plaint à ma mère de douleurs abdominales quelques jours avant leur départ et de nouveau après leur arrivée. Ils avaient tous les deux à peine eu le temps de visiter Katmandou et une ville voisine. L'accentuation de ses douleurs et la fièvre apparue trois jours après leur arrivée les avaient inquiétés ainsi que leur guide. Mon père a été examiné sur place par un médecin puis par un chirurgien, dépêchés par l'assurance. Il a été rapatrié le lendemain et hospitalisé à son arrivée à Paris. J'avais interrompu mes propres vacances sur la Côte d'Azur. Une intervention chirurgicale a été décidée sans délai. Le chirurgien a trouvé un cancer du gros intestin qu'il a pu retirer. Selon lui, l'opération avait réussi, mais mon père est décédé brutalement quatre jours plus tard, d'une embolie pulmonaire, d'après les médecins. Ce deuil est à l'origine de ma réticence à considérer les vacances comme un bienfait quasi-contractuel.

Elles ne font pas non plus bon ménage avec ma constipation. Je ne vous l'ai pas non plus indiqué, sans doute entraînée dans mes cachotteries, que ce désagrément empire en vacances et même à chaque voyage. Peut-être est-ce de ne plus ressentir l'élan d'une journée qui commence avec le réveil des enfants et leur départ hâtif pour l'école ? Serais-je constipée en vacances faute d'éprouver ce stress-là ? Comme on m'a souvent répété que ma maladie était l'expression du stress dû à la vie moderne, je m'y perds un peu.

Quand vous m'avez demandé combien de jours je restais sans aller au cabinet, je vous ai répondu : trois ou

quatre. Mais il me faut ajouter qu'il m'arrive d'y aller de façon quotidienne ou d'attendre plus de quatre jours avant de prendre des pilules laxatives. Habitée par mon métier aux opérations bancaires forcément au centime près, j'ai du mal à décrire le fonctionnement fantaisiste de mon intestin. Excusez ce détail, mais j'ai aussi parfois la sensation qu'il est encombré alors que tout semblait s'être bien passé aux toilettes. Quand sévit une période de déséquilibre intestinal, je ressens souvent la tension et le gonflement douloureux de mon ventre dont je vous ai parlé. Ce sont eux qui guident le choix de mes vêtements lorsque je pressens dès le matin qu'il va falloir accorder de l'aisance à mon tour de taille.

En résumé, je suis heureuse des loisirs et du temps que je partage en vacances avec mes enfants. J'oublie mon travail, mais pas tous les jours mon intestin ; lui ne m'accorde jamais de longues vacances !

Ce qui devait tenir en quelques lignes est devenu un véritable rapport, ce dont je vous prie de m'excuser.

Merci pour votre patience.

Veillez accepter, Docteur, l'expression de mes sincères salutations.

C. G.

### ***Réponse du samedi 8 mai 2004***

Madame,

Je vous remercie pour votre courriel dont j'ai lu le document joint seulement aujourd'hui. Je suis navré de ce que vous m'avez appris à propos de votre père.

J'ai à vous conseiller un examen que vous auriez à faire dans quelques années à cause du cancer de votre père. Ne manquez donc pas de me revoir le mois prochain comme l'aviez envisagé.

Pour ce qui concerne votre maladie, vous savez sûrement qu'elle se nomme syndrome de l'intestin irritable, colopathie fonctionnelle ou troubles fonctionnels intestinaux. Le fait que vous en souffriez encore vingt ans plus tard est conforme à ce diagnostic.

Si votre maladie était psychologique, je vous aurais conseillé un traitement adapté. Ce ne me paraît pas être le cas.

À bientôt.

Veillez croire, Madame, en mes sentiments dévoués.

### ***Courriel du mardi 11 mai 2004***

Docteur,

Merci d'avoir lu mon récit que je lançais comme une bouteille à la mer tant j'étais peu assurée que vous puissiez y consacrer du temps.

Avec mes sentiments les plus reconnaissants.

C. G.

### **Fin août 2005, le matin**

Il se demande comment il aurait pu éviter sa double gaffe lorsqu'il lui a parlé des vacances : il ignorait le décès du père à la suite d'un voyage touristique et il est certain de n'avoir pas voulu lui tendre un piège d'ordre psychologique. Il n'avait pas été étonné

qu'elle n'ait pas pu parler en consultation du décès de son père, mais il trouve maintenant surprenant qu'elle en ait gardé une telle prévention vis-à-vis des vacances et qu'elles soient gâchées en outre par quelques douleurs et ballonnements. D'autant que le voyage de ses parents et le diagnostic fait avec quelques jours de retard n'étaient pas responsables de la mort de son père. Si elle en avait parlé à un médecin, il lui aurait affirmé qu'une intervention chirurgicale faite un peu plus tôt n'eût pas forcément évité l'embolie pulmonaire postopératoire. L'expérience lui avait appris — confirmant l'enseignement reçu — qu'il était fallacieux de prévoir la date du décès d'un malade ayant un cancer, pas plus que celle de la récurrence après un traitement. Et pas seulement en oncologie ; il avait entendu l'an dernier un confrère citer un cas d'infarctus du myocarde mortel le jour même où un malade avait eu un check-up normal. Mais la famille de Colette avait dû avoir des raisons d'admettre une fois pour toutes le rôle des vacances de ses parents à l'étranger. Pourquoi ? Peut-être la mère s'est-elle sentie coupable d'avoir entraîné son mari dans ce voyage et s'en était-elle accusée. Il connaissait les tours et les détours des croyances et des superstitions partagées en famille. Il se souvient n'avoir pas tenté de revenir, lors des consultations suivantes, sur cette chape de certitudes familiales, bien qu'il eût aimé le faire par goût de la vérité et pour disculper un peu les vacances.

À la relecture, il trouve qu'elle en avait trop fait dans son courrier pour innocenter son psychisme. Pourquoi l'avoir suspecté d'avoir posé une question détournée via les vacances, alors qu'il n'avait pas pour habitude d'incriminer des troubles psychologiques à l'origine de cette maladie ? Il en était certain, car il avait depuis longtemps deux raisons toutes simples de ne pas compliquer les

choses avec le psychisme de ces malades : la psychothérapie n'étant pas son métier et il tenait pour illusoire les conseils de sérénité donnés la main sur l'épaule par le généraliste en consultation. La seconde raison est qu'il n'y avait pas de médicament capable de supprimer les symptômes par l'intermédiaire du psychisme. Quant à proposer une psychothérapie à ces malades, il ne s'y risquait pas pour de multiples raisons.

Il aurait bien voulu ne pas évoquer le décès du père à la consultation suivante ; il lui avait pourtant bien fallu le faire pour la santé de sa malade. Il a été démontré que les descendants de personnes atteintes d'un cancer colique ont un risque légèrement accru de développer cette maladie. Toutes les revues médicales publiaient des articles de gastroentérologues à ce sujet au point qu'aucun médecin ne pouvait l'ignorer. Ces personnes apparentées, même si elles ne souffrent de rien, doivent avoir une exploration du gros intestin par coloscopie vers l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans. L'objectif est de dépister une petite tumeur que l'on aurait ainsi enlevée sans intervention chirurgicale avant qu'elle ne devienne un cancer. C'était la raison pour laquelle il lui avait rappelé leur prochain rendez-vous dans sa réponse. C'était assez simple dans les livres et les articles des spécialistes. Ça l'était moins chez certains malades et ce serait très difficile dans son cas. Outre qu'il lui fallait revenir sur le décès du père, il devait évoquer un risque de cancer pour elle-même. Il s'était demandé aussi comment elle réagirait à la perspective d'une seconde coloscopie alors qu'elle en avait déjà eu une, prescrite par lui-même il y a vingt ans. Il avait enfin prévu qu'il n'était pas dans le caractère de sa patiente d'attendre cinq ans avant d'être rassurée. L'exercice de la



médecine demande parfois beaucoup d'effort au médecin lorsque le malade veut comprendre. Et elle voulut comprendre !